

Pascal de Guerras lui donnait d'autant plus volontiers la réplique que les charmes de l'esprit étaient précisément ceux qu'il appréciait le plus chez une femme.

Cela dura jusqu'à Nyon, la cité romaine, dont le château élève au-dessus du lac ses sept tourelles du XIII^e siècle.

Miss Barbara envoyait des petits signes amicaux à des bambins qui jouaient sur la plage.

— Qui habite le château ? demanda le jeune homme.

— En bas les magistrats, en haut les coquins, répondit-elle en riant de façon à découvrir des dents fines et blanches comme des grains d'opale.

Cet éblouissant sourire aurait paru sans rival à qui ne connaissait pas le sourire de Sabine.

— L'hôtel-de-ville et la prison, expliqua plus sérieusement la jeune miss en montrant du bout de son doigt effilé le rez-de-chaussée et le premier étage du vieux château féodal.

En face d'Évian, la vieille dame se réveilla et, voyant sa demoiselle de compagnie en grande conversation avec un jeune homme inconnu, suivant les libres usages de la libre Amérique, elle en éprouva plus de curiosité que de mécontentement.

— Barbara ! appela-t-elle ; donnez-moi votre bras ; je me suis engourdie à la fraîcheur de l'eau.

Un regard malicieux glissa entre les longs cils blonds de l'Américaine.

— Madame, dit-elle gaiement, voulez-vous me permettre de vous signaler un cavalier qui sera plus ravi que moi encore d'avoir l'honneur de vous offrir son bras ?

— Que voulez-vous dire, tête égarée ?

— Madame, un coup d'œil jeté par hasard sur cette valise parisienne que vous voyez là vient de m'apprendre qu'un voyageur attendu est en route pour le Corsier.

— Vous dites ?

— Que si M. Pascal de Guerras m'y autorise, je vais le présenter au plus tôt à Mme Arabella Forster.

Une double exclamation de joyeuse surprise suivit cette présentation originale qui paraissait plaire énormément à miss Barbara.

Pascal baisait déjà la main de sa tante, qui se prêta d'une façon mi-solennelle et mi-affectueuse à cette démonstration de respect.

— Nous vous attendions, en effet, mon neveu, dit-elle, en faisant asseoir Pascal près d'elle, et je revenais de Genève en grande hâte pour vous souhaiter la bienvenue à votre arrivée.

— Il était temps ! sourit la belle Américaine en s'effaçant aussitôt comme il convenait à une demoiselle de compagnie bien apprise.

Elle paraissait cependant avoir de grands privilèges d'intimité, et cette déférence extérieure n'était peut-être qu'une flatterie de plus, ou la conséquence d'une habitude d'enfance.

Mme Forster, avec l'assurance d'une femme de son pays et de son âge, prit la direction de la conversation, questionnant Pascal sur son genre de vie, loyale et simple, n'avait rien à redouter.

— Vous paraissez un garçon sensé autant qu'un homme d'esprit, conclut la vieille dame, j'imagine que nous nous entendrons à merveille.

Pascal se demandait naïvement comment il avait pu montrer quelque esprit alors qu'il était encore abasourdi de la rencontre, quand Lausanne fut signalé.

— Nous voici chez moi, reprit Mme Forster en montrant au bord du lac une large allée de platanes qui montait en pente douce vers une superbe habitation moderne ; si je ne me trompe, mon cher neveu, vous pourrez quelque jour en dire autant.

La phrase était assez énigmatique ; mais la pensée qui la dictait ne devait point l'être, car miss Barbara, toute rayonnante, sembla d'un regard vif féliciter le jeune homme.

Celui-ci se laissait faire sans trop comprendre, vaguement satisfait de l'aventure et disposé à suivre le courant.

Où le porterait-il ? à plaire à cette vieille femme sans fa-

mille ? à devenir le châtelain de ce joli domaine ? à fixer sa résidence aux bords de ce lac enchanté ? Après tout, la perspective n'avait rien que d'agréable, et plus d'un Parisien l'eût accueilli avec enthousiasme.

Une calèche attendait ces dames sur la plage, et les déposa, on quelques minutes du trot rapide d'un superbe attelage anglais, devant le perron du Corsier.

V

C'était vraiment un beau domaine que le Corsier, et l'on comprenait, en parcourant le parc magnifique non moins qu'en en visitant les nombreux appartements, meublés avec tout le luxe britannique, que M. Jean Forster y eût égoïstement enfoui son existence oisive.

Les montagnes neigeuses lui envoyaient leur ombre, le lac sa fraîcheur, Lausanne les ressources matérielles ; et quand M. Forster eût aimé les choses de l'esprit, ce qui n'était nullement prouvé, la société cosmopolite qui hante Beau-Rivage eût suffi à satisfaire toutes les exigences.

Pascal de Guerras, habitué à la vie parisienne, plus bruyante que confortable, que mènent les jeunes gens de médiocre fortune, fut émerveillé de cette largeur, de ces horizons, de ce voisinage.

Le cadre était magique, et les jouissances si naturelles qu'elles semblaient se placer d'elles-mêmes sous la main prête à les cueillir.

Au dehors, tout était lumière, verdure, eau chantante, paysage enchanté.

Au dedans, tout était paix, luxe, douceurs.

Mme Forster avait déclaré à son neveu qu'elle n'entendait gêner en rien sa liberté et que, pourvu qu'il fût exact aux heures de ses repas et lui sacrifiât ses soirées, elle lui laissait la complète disposition de ses journées.

Miss Barbara avait ajouté avec une grâce inusitée, qui assouplissait la raideur involontaire de sa physionomie, qu'elle s'offrait à lui servir de guide, à la mode américaine, dans ses excursions.

Sans vouloir pousser la réserve jusqu'à la sauvagerie, Pascal ne crut pas devoir mettre à l'épreuve cette bonne volonté tout aimable.

L'austérité de ses habitudes laborieuses, le déenchâtement de son cœur, le prédisposaient mal aux recherches de langage, aux soins délicats dont il eût fallu faire montre auprès de la belle Américaine, que la flirtation, si fort en usage dans son pays, avait pu rendre exigeante sous ce rapport :

Il n'en redoutait pas les conséquences, mais surtout il n'en ressentait pas la moindre tentation.

Aussi se borna-t-il à remercier et à parcourir seul la ville et les environs.

Si miss Barbara en éprouva quelque mécompte, rien n'en parut dans son attitude. C'était bien la jeune personne la plus spirituelle, la plus discrète en même temps, et la plus habile maîtresse de maison qu'on pût rencontrer. Son grand air d'enfer semblait avoir soudainement disparu de son joli visage.

Suppléant avec un tact exquis Mme Forster, dans toutes les fonctions qui demandaient un mouvement physique ou un effort d'intelligence, elle paraissait, malgré sa modestie positive, la véritable dame et reine du Corsier.

Elle en faisait les honneurs à Pascal avec un mélange de déférence et de tranquillité qui déconcertait ses habitudes d'observation.

Tantôt, il paraissait être pour elle l'hôte de passage dont on doit embellir le séjour, tantôt le maître futur dont on doit discrètement saluer la royauté naissante.

À n'en pas douter, miss Barbara devait en savoir infiniment plus long qu'il ne lui plaisait de le laisser paraître sur les intentions mystérieuses de la vieille dame à l'égard de son neveu.

Du reste, celle-ci, soit qu'elle obéit à un projet longtemps

à remettre

① celui-ci ayant choisi une existence